

Pascal Commère

Belgian fantasy

In memoriam F.V.

Debout Franck. Réveillez-vous, Venaille. La guerre est finie. Puisque je vous le dis ! Comment ? Vous pensez qu'elle ne l'est jamais tout à fait. Je vous l'accorde. D'un certain point de vue on ne peut vous donner tort. Réveillez-vous ! Finie la bataille des Éperons d'or, z'entendez. Vous ne vous souvenez pas... Vrai que ça ne remonte pas à hier. Remonte pas, remonte pas... Les chevaux de remonte, vous connaissez ? Resanglez votre monture d'abord. Voyez comme elle tremble, la peur serait-elle animale. Et ne fléchissez pas. Chaussez vos éperons. Allons bon, voilà que vous allez les pieds nus. *A marché, a beaucoup marché...* Quelle époque ! Dépravée, n'est-ce pas. Qu'est-ce que j'entends ? Ce sont les gens d'armes qui chausseraient éperons... Et pourquoi pas les sous-préfets. Où sommes-nous ? Qui pourrait mesurer l'état des forces en présence ? Sonner le rappel... Comme vous y allez ! Mais j'avise un pigeon qui dit détenir des informations vous concernant... Si si. Le mettre à la question, dites-vous. Le voilà qui s'envole. On n'avance guère. Ne serait-ce pas Arras qu'on entrevoit là-bas. Sacré Bidasse... Et ce camion de location garé tout au fond, je reconnais l'enseigne, *ada*. Ça déménage dites-moi. *À dada à dada...* Je ne perds pas de vue la Ville. Bouchée de toutes parts. Le fleuve qui envahit les rues. Le fleuve quel fleuve, la Seine – dites-vous. N'est-ce pas plutôt l'Escaut ? Peut-on être ignorant de la sorte. Il est vrai qu'on s'y perd avec vos belgitudes. Et puis que peut bien faire en Flandre un homme tel que vous. D'une intelligence supérieure, convenez-en. Doté de deux mains blanches, parfaitement identiques au demeurant, hormis le fait que l'une marque la droite, l'autre la gauche. Mais qu'est-ce que j'invente là. N'auriez-vous point de naissance quelque attrait pour la pomme de terre ? La grosse, la nourrissante qu'on mange avec les doigts. Une vraie fille de ferme, avouez. Et flamande avec ça. Qu'on débite à la hache dans le sens de la longueur, je vous suis. Ah ah. Je ne dirai pas le mot. Assez des clichés. Des odeurs de friteries. Assez de cette bière cascasant sur les zincs, que de mousse. N'y a-t-il donc rien d'autre à tirer de la Belgique. Rien d'autre à voir ? Réfléchissez. Pas facile de suivre l'Escaut avec une armure pareille. Et par cette chaleur... Dur dur le combat, avouez. Passé un certain âge, la fureur s'étirole. Devoir prendre les armes sans joie, quoi de plus terrible ? La joie du sang vous connaissez. Les pieds gelés, les mains gourdes. Comme c'est brutal tout cela. Et tellement superflu. Sauf qu'on y laisse sa peau. J'oubliais. Avez-vous imbibé votre mouchoir d'eau de Cologne, on faisait ça chez les pauvres. À quoi bon guerroyer, je demande. Sinon pour voir du pays... Comme vous y allez. Quel pays ! Parfois je pense à vous. Souvent. Pense à votre cheval. Oui oui je sais, le cheval... Canasson – ou bourrin, quel affreux mot. Pauvreteux aveuglé au sortir de la mine. Ô misère ! Ardennais cheval belge, placide et travailleur, qui avoisine la tonne et pour un rien frémit. Redressez-vous. Une autre fois je vous parlerai de la figure du Cheval. Cheval-venaille évidemment. Que je flatte de mes mains, de mes mots. Mais dites-moi. Les chevaux n'en ont-ils pas assez d'être chéris, ne veulent-ils pas être libres eux aussi. Vous entendez ? Ran tan plan, ran tan plan... Quel tambour ! Major, j'ose le dire – il le dit. Et de l'oreille avec ça ! Rien de tel pour le rythme, il est vrai. Mais que fait la fanfare, ce n'est pourtant point fête. Je m'enquiers. Étiez-vous grenadier, hussard ou dragon ? Capitaine de l'angoisse animale...

Allons donc ! Et retirez votre fourragère. Assez brouté de cet infâme sainfoin. Homme de génie, peut-être. On n'en finit pas de faire des ponts. Des ponts qui n'enjambent rien. C'est assommant. Je reviens à votre quadrupède, les bêtes n'ont-elles pas droit aussi à notre tendresse. D'autant que le cheval n'est pas n'importe quelle bête. Vous en convenez. En est-il une seulement ? Mais voilà que ça me reprend. Cette odeur de crottin... La tristesse de l'âme, vous connaissez. De l'âme ou des armes, je ne sais plus. Réveillez-vous. Et cessez je vous prie de faire tinter votre gourmète de bride. Tenez votre langue. Mâchouillez votre mors – rien de tel contre la peur. Promettez-moi. Quand vous reviendrez rue d'Alleray – vous vous souvenez tout de même... Ce sera carnaval. Avec des fleurs partout, des pigeons en papier. Des fous au coin des rues... Et des forces de police. Vous semblez lointain tout à coup. Serait-ce que rien ne change... Rue de Vaugirard remonteront les gondoles. On chantera sur chaque porte chaque seuil, tout le monde, les marchands de chaussures y compris. *Toujours en route, jamais le sou !* On se croirait au palais Garnier, ma parole ! Laissez donc ce livre. Laissez donc tous les livres, oubliez Joseph Roth. Oubliez tous les livres. Je parle des marchands de chaussures... À propos, ne pensez-vous pas qu'il y en a de plus en plus. Le soldat userait-il ses grolles jusqu'à la corde. Ou sont-elles moins robustes. N'y met-on plus les formes ? Vous n'y avez manqué, la langue, ça vous l'avez briquée, risquait pas de finir éculée. J'oubliais... Les boulangers... Tous honnêtes artisans, blancs comme neige (ou *noie* comme vous voudrez) jusqu'aux poils de poitrine. N'ont-ils pas droit de chanter eux aussi. Déjà les fournils regorgent de grillons... Que le monde est bizarre tout de même depuis que vous n'êtes plus là. Je le dis tout net, vous me manquez. Votre voix nous manque. Le timbre si ténu qu'on ne peut oublier. Une voix de l'intérieur, dites-moi ! À ce sujet, la radio ne vous intéresse-t-elle plus ? Et le football ? Le Red Star, souvenez-vous. L'Étoile rouge... Et Paris ? Allons donc. Reprenez-vous Franck, réveillez-vous Venaille. Maintenant qu'une sirène près du pont Mirabeau, là-bas, hurle. Un mal-aimé aurait-il mis fin à ses jours ? Curieuse expression, convenez-en. Mettre fin à ses jours quand tout ne fait que commencer... C'est fou ce que le monde existe par instants. Une deux, une deux... Pas sûr qu'à ce rythme on arrive quelque part. Je vous le demande, Venaille. Pourquoi ne s'est-on pas vouvoyé plus tôt ? Je pense à toi, Franck. Combien sommes-nous au juste à parler dans le vide ? Combien à marcher sans savoir où l'on va. Assaillants, assaillis... Ou les deux à la fois. Encore un effort ! Quelques lignes à passer. Une deux, une deux... Vous en avez de ces idées, avouez. Est-ce une heure pour dormir, d'abord ? Réveillez-vous. L'inhumation des tant-aimés est renvoyée à plus tard pour cause de sécheresse du côté lacrymal. Le monde a soif. Les fourmis ont envahi la réserve de sucre candi que vous teniez cachée dans votre poche revolver. Les fourmis souffrent-elles de diabète ? Le jour se lève. Bientôt les boutiquiers remonteront le volet de leur échoppe. Ils vendent des montres à quartz qui n'avancent ni ne retardent, des téléphones mobiles. Peut-être souhaiteriez-vous qu'on poursuive notre conversation via un opérateur ? Une autre sirène hurle. Les pompiers à tue-tête cavalent, la nuit (ce qu'il en reste) est toute striée de bleu. Cherchons plutôt un abri. Il va pleuvoir, je crois.

3 – 5 août 2019

Pascal Commère est né en 1951. Poète, prosateur, essayiste. Dernière publication en poésie : *Territoire du Coyote* (Tarabuste, 2017) ; et en prose : *Lieuse* (Le Temps qu'il fait, 2016). A aussi publié un *Petr Král* dans la collection *Présence de la poésie* (Éditions des Vanneaux, 2014).